

La Morale dans l'Oeuvre de La Bruyère

Une dissertation présentée

par

Max Manishen

au département de la Littérature française et au comité
des études postsecondaires de l'Université du Manitoba
en conformité avec les exigences pour obtention de
Maître-ès-arts.

Winnipeg, Manitoba, le 25 avril, 1933. ✓

Bibliographie.

- Paul Morillot:- La Bruyère.
- Prévost - Paradol:- Etudes sur les moralistes français.
- Sainte-Beuve:- Portraits Littéraires - tome I
Nouveaux Lundis - tome I
Nouveaux Lundis - tome 10
- F. Taine:- Nouveaux Essais de Critique et d'Histoire.
- A. Bailly:- L'Ecole Classique Française.
- Chateaubriand:- Le Genie du Christianisme. (Livre II partie III chap. v
- Voltaire:- Le Siècle de Louis XIV
- Saint-Simon:- La Cour de Louis XIV.
- Victor Cousin:- La Société française au XVIIe siècle
- Du Bled:- La Société française du XVIe au XXe siècle vols. I, II, III.
- Emile Faguet:- Racine et Shakespeare (appendice - Du Style)
- Julien Benda:- La Trahison des Clercs.
- Paul Hazard:- La Fin du XVIIe siècle
- Élix Hémon:- Cours de Littérature t. VII
- La Harpe:- Cours de Littérature P. II livre II., chapitre 3.
- G. Servois:- La Notice Biographique ^{de l'édition} / des Grands Ecrivains de 1865.
- Guard:- Notice sur La Bruyère.
- Edward Dowden:- A History of French Literature chapter VII
- A.L. Strachey:- Landmarks in French Literature.
- J. Lintilhac:- Précis historique et critique de la Littérature française
se vol. II
- Histoires Générales de la Littérature française par Petit de Julleville
Gustave Lanson, F. Brunetière, Des Granges.
- Éditions: G. Servois et A. Rébellian.
M. Hémardinquer.

INDEX

1. L'élément moral dans les oeuvres des grands écrivains classiques
français ----- page 1.

2. Les prédécesseurs de La Bruyère en morale ----- page 8.

3. La vie de La Bruyère consacrée à la composition
de son livre ---- page 15.

4. La morale dans l'oeuvre de La Bruyère ----- page 23.

5. Conclusion. ----- page 56.

La Morale dans l'oeuvre de La Bruyère.

Aucune époque n'a été plus célébrée, plus admirée que le règne de Louis XIV. Pendant un demi-siècle, l'histoire littéraire est l'étude de grands esprits et des chefs-d'oeuvre. Voltaire, dans son histoire du dix-septième siècle⁽¹⁾, après avoir loué les trois grandes époques dans le passé, (l'âge d'Alexandre ou celui de Péricles, l'âge d'Auguste et l'âge qui suivait la prise de Constantinople ou celui de la Renaissance en Italie) nous dit, "Le quatrième siècle (où les arts ont été perfectionnés, et qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité) est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV et c'est celui peut-être qui approche le plus à la perfection." Depuis ce temps, dans tous les pays, on signale le règne de Louis XIV comme le grand âge classique de la littérature française. On loue surtout la grandeur des pensées, la profondeur de l'observation, la noble pureté de la forme chez les écrivains de cette époque²⁾. Un des grands critiques du dix-neuvième siècle nous a bien fait saisir la signification et la valeur du terme classique que nous employons en parlant des grands génies du passé et surtout des grands écrivains ^{français} du dix-septième siècle. Il l'a ainsi défini: "Un vrai classique comme j'aimerais à l'entendre définir, c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce coeur où tout semblait connu et exploré; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau sans néologisme, nouveau et antique, aisément contemporain de tous les âges!"

(1) "Le Siècle de Louis XIV"

(2) Sainte-Beuve. "Causeries du Lundi." - vol. 3.

Cette définition est comme un résumé, court et net, des idéals et des aspirations de tous les grands écrivains de l'école classique française. Elle exprime clairement et avec précision les qualités éminentes par lesquelles le génie classique domine dans l'art littéraire. C'est surtout au côté moral (qui est un des traits principaux du classicisme) des "caractères" de La Bruyère que nous allons nous intéresser dans cette dissertation.

Avant d'entamer notre étude sur La Bruyère, nous voulons examiner l'élément moral dans les oeuvres des grands écrivains de l'école classique française. Dans presque tous les genres de littérature les génies français du dix-septième siècle ont fait des chefs-d'oeuvre qu'on n'~~avait~~ ^{le fait} pas pu surpasser depuis. Leur talent reste dans ~~ce~~ ^{ce} qu'ils ont su combiner la beauté de la forme avec la vérité du fond dans leurs oeuvres. Ils ont mieux approfondi le coeur humain faisant de la "nature" leur unique étude. Paul Janet a exprimé avec beaucoup de justesse ~~se~~ son opinion sur le génie classique par ces mots: " Tout grand écrivain du dix-septième siècle est doublé d'un moraliste, et la morale de son oeuvre, c'est-à-dire la doctrine de la vie qui s'en dégage, en est toujours une partie intégrante." Il sera bien raisonnable en ce moment de signaler le sens précis qu'avait le mot "morale" à l'époque de Louis XIV, afin qu'on puisse mieux saisir sa vraie signification en parlant des oeuvres classiques françaises. Au dix-septième siècle, la morale est l'étude de l'âme humaine, étude poursuivie dans un désir de perfectionnement et d'amélioration, mais qui conserve toute sa valeur de pure psychologie en dehors même de ce but pratique. ⁽²⁾ Un examen de quelques oeuvres de cette époque sera la meilleure illustration de cette définition.

Avec la présentation du " Cid " en 1636 la tragédie française

) " Les Caractères et les passions de la litt. fr. au dix-septième siècle
) Auguste Bailly: " L'Ecole classique française. "

établit dans toute sa grandeur. La vérité et la ressemblance avec la vie sont les principes fondamentaux du théâtre de Corneille. Ce qui nous intéresse dans "Le Cid" ce n'est pas tant la couleur historique que la vérité humaine des caractères. Le thème de la tragédie est un cas de l'humanité - le conflit entre la piété filiale (le devoir) et l'amour chez les deux personnages principaux - Rodrigue et Chimène. Toute l'action de la pièce nous fait voir la lutte des passions et des volontés dans une âme agitée. L'auteur choisit toujours des sujets nobles et dignes de respect. Les deux héros n'hésitent pas à subordonner l'amour à l'honneur, car l'amour ne peut exister sans l'estime. Voici l'idée exprimée par ces mots de Rodrigue:

Qui m'aima Généreux, me hairait infâme "

La destinée ou la fortune du héros est faite par les déterminations de sa volonté (c'est elle qui gouverne toujours sa conduite.) C'est ainsi que Corneille conçoit l'action tragique: elle doit être morale et intérieure en son principe. S'il y a quelque action physique ou des événements dans la tragédie, ils ne doivent servir qu'à traduire ou à modifier les éléments psychologiques du sujet. Le héros cornélien est une conception de l'homme dans toute sa force et dans toute sa grandeur. C'est l'homme qui n'agit pas par aveugles impulsions mais qui, toujours maître de sa ~~vanité~~ volonté, se laisse gouverner par la raison.

Si Corneille nous peint tels que nous devrions être, Racine nous peint tels que nous sommes. Empruntant les sujets de ses tragédies de l'antiquité, Racine les a rendus plus humains par la vérité psychologiques de ses peintures et par leur ressemblance avec la vie réelle. Toute l'action de la tragédie racinienne consiste dans un conflit des âmes dominées par quelque grande passion. Le dramatis^{urge}te étudie ses personnages faisant attention surtout à ce qu'il y a de faible dans leur caractère. Dans Andromaque, nous voyons l'âme d'une femme qui lutte entre la fidélité au souvenir d'un époux (l'amour conjugal) et l'amour maternel. Tel est le cas de l'héroïne. Pour sauver la vie de son fils Andromaque se voit devenir la femme de l'enne-

micde son mari. La passion d'Hermione est plus forte que sa nature. Emportée par la jalousie et par la haine, en se voyant dédaignée par Pyrrhus, elle cherche à se venger de cette insulte, se servant des moyens les plus cruels. "Phèdre" est la peinture d'une femme éprise d'un amour incestueux pour son beau-fils et qui le hait et le persécute quand elle ne peut s'en faire aimer. Tous les sentiments humains entrent dans la délinéation de son caractère - amour, pudeur, espoir, honte, remords, jalousie et repentir. C'est à mesure qu'un de ces sentiment s'empare de son esprit que l'action de ce personnage devient bonne ou mauvaise. Mais Racine rend la Phèdre coupable digne de notre pitié et de notre sympathie, en nous dépeignant son âme tourmentée qui est consciente de ses crimes et qui combat sa passion. Ce qui nous frappe surtout dans les personnages des tragédies de Racine, c'est qu'en dehors de leurs noms héroïques et de leurs rangs sociaux ils sont des gens faibles comme nous à résister ~~à la~~ à la passion. Ils sont les mêmes problèmes à résoudre et y trouvent une même difficulté. Un des mérites du théâtre de Racine reste dans ^{le fait} ~~de~~ qu'il vise autant à l'instruction qu'au divertissement des spectateurs. Il nous apprend à mesurer notre faiblesse ainsi que celui de Corneille nous apprend à connaître notre force, et en ce sens, il est moral aussi.

Ce qui fait la grandeur de l'oeuvre de Molière, c'est qu'en peignant le monde d'après ~~notre~~ nature l'auteur a pu instruire les hommes autant que de les amuser. Le but essentiel de son théâtre est la correction des moeurs humaines et le moyen pour y arriver, c'est la peinture des défauts de l'homme. Il a fait vivre dans ses comédies les types de la société du dix-septième siècle avec tous leurs travers, ridicules et vices. Mais au fond de ces grands personnages, tout en dehors du costume, du langage, des manières et des moeurs de leur temps, nous trouvons des sentiments humains et éternels. Par la profondeur de son observation et par la pénétrante analyse du caractère de ses contemporains, Molière a

réussi à atteindre ce qui est le fond immuable de notre nature. Pour le sujet de ses pièces, Molière prend quelque vice d'un individu ou d'un groupe social, le ridicule d'une coutume ou d'une profession et il le représente dans le caractère de son personnage principal. L'action de la comédie est toujours simple et son unique but est de mettre en pleine lumière ce caractère. Ainsi dans les "Précieuses Ridicules" et "Les Femmes Savantes", Molière veut nous montrer ce qu'il y a de ridicule et d'odieux dans la petite bourgeoisie quand elle essaye d'imiter les manières et les modes de la société mondaine. Tout devient chez elle affectation et pédantisme. Le malheur qui vient de l'avarice est traité dans "L'Avare". Cette pièce est le tableau d'une famille qui souffre à cause d'un vice (l'avarice) de son chef. Harpagon est toujours en conflit avec ses enfants. Tout absorbé dans son unique passion, le père ne fait rien pour le bonheur de ses enfants et contrarie tous leurs désirs honnêtes. Le problème qui est traité dans "Le Misanthrope" c'est la manière de vivre dans le monde afin de rester en paix avec ses semblables. Alceste qui a la passion de la vérité et de la franchise, à cause de son amour pour une coquette (Célimène) se trouve dans une société qui n'est ^{que} dissimulation et mensonge. Par sa nature il ne peut pas s'accommoder à ce monde et il est toujours en lutte avec les hommes. C'est Philinte, son ami qui lui montre comment il faut vivre avec les autres pour maintenir la paix dans le monde. Il le conseille de se résigner à ce que les hommes font et de les supporter car "Toujours au plus grand nombre il faut s'accommoder". Tartuffe restera toujours le type universel de l'hypocrisie. Sous des dehors respectables un faux dévot dissimule tout un fonds de corruption. Orgon, père de famille, tombe sous l'influence de cet hypocrite et toute sa famille est ruinée ou près de l'être par ce malheur. C'est en somme, une morale pratique et humaine que nous trouvons dans les

6.

comédies de Molière. La leçon qu'on dégage de ses pièces, c'est que nous pouvons tous être⁽¹⁾ heureux en nous aidant mutuellement à L'être.

Les Fables de La Fontaine sont comme des pièces de théâtre en miniature où se déroulent la vie humaine et toute la société française du dix-septième siècle. Le fabuliste "instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes"⁽¹⁾. Chaque fable nous présente quelque vérité humaine que le poète a observé dans le monde où il vivait. Elle renferme presque toujours une leçon de sagesse ou un précepte de morale. Prenons, comme un exemple, la fable intitulée " La Mort et le Bûcheron ". La Fontaine nous y fait une courte peinture des souffrances des pauvres mais qui, malgré tout, sont attachés à la vie, préférant la souffrance à la mort. La douceur de l'amitié nous est révélée dans " Les Deux Amis, " et dans le " Corbeau ", "la Gazelle, La Tortue et le Rat", l'auteur montre la rivalité dans l'amitié et l'ardeur d'être utile chez quatre animaux. Dans d'autres fables, La Fontaine nous conseille de faire le bien même si le seul motif qui nous y engage, soit qu'il est souvent avantageux de le faire. Le fabuliste peint toute une société où il fait entrer des avarés et des imprévoyants (La Cigale et la Fourmi); des flatteurs et ceux qui sont susceptibles à la flatterie (le Corbeau et le Renard); des riches qui sont tourmentés par le souci et des pauvres qui sont heureux avec peu (Le Savetier et le Financier).

Telle fable nous montre l'hypocrisie, l'ingratitude ou la ruse, telle autre^{la} cruauté des grands ou la misère des petits. La Fontaine pénètre le cœur humain et en montre toutes les faiblesses et tous les vices. Il peint des hommes de tout caractère et de toute condition, analysant leurs sentiments et expliquant le motif de leurs actions. Souvent il expose avec une verve malicieuse les défauts des hommes et

(1) La Bruyère - "Discours à l'Académie".

de la société, espérant les corriger par une peinture satirique. La morale de La Fontaine est une qui est à la portée de tout le monde. Elle ne demande aux hommes que d'aller à leur bonheur modérément sans détruire celui des autres.

Dans les oeuvres oratoires de Bossuet et de Bourdaloue, les deux grands prédicateurs du dix-septième siècle, nous avons des monuments les plus sublimes de l'éloquence de la chaire. Ce qui fait pour nous la valeur de la prédication de Bossuet, c'est surtout son humanité. Comme tous les grands écrivains de son temps, Bossuet a bien connu et compris le coeur humain. Il en a fait des études profondément vraies et toujours saisissantes par leur vigueur même.

Nous trouvons dans sa prédication la théologie intimement unie avec une solide et pénétrante psychologie et par là il y a une morale qui se dégage de chacun de ses sermons, qui est comme la conséquence pratique du dogme. Il traite dans ses Sermons les faiblesses, les défauts et les vices des hommes - l'ambition, l'injustice, l'honneur du monde, l'amour des plaisirs, l'impénitence finale (puisque "l'utilité des enfants de Dieu" était sa grande règle) et il conclut par nous montrer la nécessité de mener une bonne et chrétienne vie. Les oraisons funèbres de Bossuet sont de magnifiques "sermons" où la vie des grands hommes sert à illustrer une leçon aux vivants. Il sait tirer de leur vie, comme il dit lui-même "les grandes et terribles leçons" que Dieu donne aux rois et aux hommes. C'est ainsi que dans la fin si brusque d'Henriette d'Angleterre Bossuet veut "dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines". Dans l'oraison funèbre d'Henriette Marie de France, Bossuet veut nous montrer que le pouvoir des rois est éphémère, leur majesté empruntée car tout est soumis à l'autorité divine. Bourdaloue, qui après Bossuet, a eu tant de succès dans l'éloquence de la chaire, prit

comme le but de ses sermons la réformation des moeurs et l'instruction morale. Il a approfondi tous les mouvements du coeur de l'homme, fait d'analyses pénétrantes de l'âme humaine et rendu les résultats de ses observations par des peintures exactes. Madame de Sévigné dans ses lettres nous rend témoignage de leur succès - "il (un sermon du Père Bourdaloue) était d'une force qu'il faisait trembler les courtisans, et jamais un prédicateur évangélique n'a prêché si hautement et si généreusement les vérités humaines" (1).

A côté de ces grands génies classiques dont les oeuvres manifestent un goût bien distinct pour la morale, il se trouve trois "purs" moralistes "qui représentent avec autant de variété que d'éclat le génie de notre pays appliqué à l'observation et à la peinture du coeur humain." (2) Ce sont Blaise Pascal, La Rochefoucauld et La Bruyère. Le dix-septième siècle a vu la naissance d'un grand nombre de moralistes du second ordre qui sont exclus de notre étude parce que leurs oeuvres ont peu de mérite littéraire. Pour bien comprendre la morale de La Bruyère il est nécessaire d'abord d'examiner les oeuvres de quelques-uns de ses prédécesseurs français car ils lui ont beaucoup fourni. Avant de commencer à écrire ses Caractères, La Bruyère avait beaucoup étudié et réfléchi sur les livres des grands écrivains anciens et sur ceux des auteurs de son pays. Lui qui a montré tant de justesse et tant de profondeur dans sa critique des oeuvres littéraires (d'après son chapitre "Des Ouvrages de l'Esprit") et sur les exigences d'un bon livre, devait bien voir l'utilité à se soumettre à l'autorité des maîtres.

Venu après les grands moralistes anciens et "les plus habiles d'entre les modernes, La Bruyère était, de gré ou de force, leur disciple.

(1) Lettre du 5 février 1674.

(2) Prévost - Paradol: "Les Moralistes Français"

Un des livres qui avait le plus contribué à la formation de l'esprit classique et au développement de l'importance des questions morales dans la littérature française fut "Les Essais" de Montaigne. Comment fut donc écrit ce livre dont La Bruyère loue les "pensées naturelles" et l'auteur "qui pense beaucoup?" En 1570, à l'âge de trente-sept ans, Michel Eyquem de Montaigne, s'étant démis de ses fonctions publiques se retira dans son château de Montaigne où il passa la plus grande partie de sa vie à l'étude, à la méditation et à la composition de ses "Essais". Au bout de dix ans les deux premiers livres d'Essais furent publiés et en 1588 une nouvelle édition parut augmentée d'un grand nombre d'additions aux deux premiers. Son oeuvre est un résumé de ses lectures, (ce sont les historiens comme Plutarque et les philosophes comme Sénèque, tous les grands penseurs de la Grèce et de Rome qui l'intéressent le plus), un recueil de ses souvenirs et de ses observations, une sorte de panorama mouvant et capricieux des impressions personnelles d'un esprit qui étudie et qui se scrute sans cesse. Les divers chapitres de ses "Essais" contiennent des dissertations morales, des réflexions inspirées de ses lectures, un portrait physique, intellectuel et moral de l'auteur lui-même auquel il ajoute les événements de sa vie. Tout est narré sans aucun ordre précis, les idées de l'auteur étant enrégistrées à mesure qu'elles naissent et lui-même, il nous dit "mon ^{esprit} et mon style vont vagabondant de même. "En se peignant lui-même, Montaigne voulait arriver à se connaître, à éprouver son caractère dans les différentes circonstances de la vie. Et il aperçoit à travers lui-même, l'humanité: "Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition". (Les Essais III 2). Son horreur du mensonge le conduit à essayer de voir clair au fond de lui-même et de confesser publiquement les résultats de son enquête. Les "Essais" sont ainsi le miroir de la vie d'un honnête homme.

Des critiques éminents, M. Strowski et M. Villey ont ^{réussi} ~~arrivé~~ à

discerner les différents états de la pensée de Montaigne, qu'ils distinguent dans les trois périodes de la composition des "Essais". La première période qu'on appelle la période stoïcienne, c'est la première moitié de sa vie intellectuelle. Pendant tout ce temps sa philosophie est une préparation à la mort, à un "savoir mourir". Il est résigné à la douleur et préparé à la mort, afin d'en éviter l'appréhension. "Je suis pour cette heure en tel état, Dieu merci, que je puis déloger quand il lui plaira, sans regret de chose quelconque "...

"La Préméditation de la mort est la préméditation de la liberté." (119)
 De là l'auteur passe à une période sceptique. Dans un des chapitres les plus importants des "Essais" l'Apologie de Raymond Sebond (111 12) Montaigne met le plus à nu son scepticisme. Ce chapitre est une réfutation de la thèse de Sebond, professeur de philosophie et de théologie _ "L'homme peut s'élever à la connaissance de Dieu par le raisonnement et la raison prouve la foi." Montaigne montre plutôt l'inconstance des choses humaines; toutes les ignorances, erreurs, incohérences et contradictions chez les hommes, prouvant ainsi que notre raison est impuissante et que c'est par la foi seulement que nous puissions arriver à une connaissance de Dieu. Dans la troisième période _ la période épicurienne, Montaigne passe d'une philosophie de la mort à une philosophie de la vie. L'auteur nous présente un "art de vivre" fondé sur son expérience. Il "aime la vie et la cultive telle qu'il a plu Dieu nous l'octroyer". Il veut "jouir loyalement de son être "et puisque l'homme doit vivre en société, il propose des moyens d'obtenir la paix et dans la politique et dans la religion. Il pose ainsi en principe le respect pour la forme de gouvernement dans laquelle on est né et la tolération universelle pour ceux qui ne veulent pas suivre la religion de leur prince et de leur pays. Ce que Montaigne nous apprend ou plutôt nous conseille, "C'est de vivre selon un idéal, de

de le réaliser dans toute une existence, et à chaque moment le plus complètement qu'on peut, selon son jugement et sa force; c'est l'équation constante de la raison et de l'action; (1)

Ainsi l'étude de l'homme que était l'objet principal de tous les penseurs et écrivains du dix-septième siècle s'inspirait des "Essais de Montaigne". Presque tous les écrits de Pascal sur des sujets de morale individuelle ou générale (en somme tout ce qui n'est pas proprement théologie dans les "Pensées") ont leur source dans les "Essais". Les "Pensées" de Pascal se composent de notes éparses qu'il avait rédigées pour servir à une vaste "Apologie de la Religion Chrétienne", oeuvre qu'il n'avait pu terminer. Le but que l'auteur s'est proposé, c'est d'amener l'esprit fort ou le libertin à croire en la religion chrétienne. La Bruyère, qui dans son chapitre "Des Esprits Forts" emprunte des idées de cette oeuvre, décrit ainsi le dessein de Pascal; "L'un (l'ouvrage de Pascal) par l'engagement de son auteur, fait servir la métaphysique à la religion, fait connaître l'âme, ses passions, ses vices, traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien". Ce désir ardent de consumer toute sa vie dans l'amour de Dieu et dans l'ambition d'amener tous les hommes à Dieu venait d'une crise de mysticisme que traversa Pascal, à la suite peut-être, d'un accident de voiture où il fut sauvé par miracle. C'est après cette nuit d'extase religieuse ((le 23 novembre 1654 où il trouva la réponse décisive aux tourments de son âme que Pascal décida à se retirer à Port-Royal, le foyer du jansénisme. C'est là qu'il écrivait les "Provinciales" (1656-7), une série de dix-huit lettres anonymes à un provincial, oeuvre de polémique religieuse où Pascal prend la cause du jansénisme contre les Jésuites. Avec une

(1) G.Lanson: Histoire de la Littérature Française.
(2) Discours sur Théophraste.

une magnifique éloquence et noble sincérité l'auteur attaque la morale relâchée des Jésuites et leur indulgence aux vices du siècle. Dans les dernières années de sa vie Pascal travaillait à son ouvrage sur la religion chrétienne que la mort ne lui laissa pas achever (1662) et dont les fragments sont le livre des "Pensées". Nous voulons nous borner dans ces pages à la peinture de la nature humaine que l'auteur a faite dans son oeuvre.

L'homme, tel que l'a vu Pascal, est un composé de grandeur et sa dignité consistent en la pensée: "C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir"⁽¹⁾. La bassesse ou la misère de l'homme, c'est la réalité - toute notre vie morale, politique et sociale. Voici comment Pascal décrit la nature humaine: L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut donc pas qu'on lui dise la vérité. Il évite de la dire aux autres" (II.100). Le moraliste contemple l'homme qui s'occupe toujours de l'avenir: ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre". Toutes les causes de la guerre ne restent que dans ce seul fait: "Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, et cela sera injuste de vous tuer de la sorte, mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste"(V.293). La conception que les hommes ont de la justice change avec le pays: "Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà. Il nous découvre même ce qu'il y a de faible dans notre institution sociale et le principe monarchique. Pascal ayant montré l'homme avec ses avantages et avec ses faiblesses, toutes les contrariétés

(1) Les Pensées - Article VI 347 édition de Brunschvicg.

qui se trouvent dans sa nature, l'assure que son bonheur tant désiré reste dans sa foi de la religion chrétienne qui est une religion d'amour. (Par l'union de sa vigueur logique (son "esprit de géométrie") et de son ardente conviction Pascal maintient sa puissance sur le monde laïque.) Toute son oeuvre témoigne un ardent désir de savoir "le dernier mot de la destinée humaine".

Avec La Rochefoucauld nous venons à ce groupe d'auteurs mondains qui marquent le passage de la préciosité à l'art classique. La société polie est une des influences les plus considérables qui se soient exercées sur la littérature française. Dans les salons il se réunissait un cercle animé des hommes savants et de beaux esprits avec la société mondaine. Le premier salon qui ait agi sur la morale et sur la langue fut celui de la Marquise de Rambouillet. De 1624 à 1648 on y trouvait assemblé l'élite du monde poli, les lettrés de profession, les esprits cultivés de presque toutes les classes. Parmi les gens qui y ont assisté il importe de nommer Mademoiselle de Scudéry, Marquise de Sablé, Madame de Sévigné, Madame de la Fayette et La Rochefoucauld. La conversation, sur de sujets, ^{traitant} ~~parlant~~ des nouvelles du jour aux ouvrages littéraires, fut la plus grande occupation des salons. "La conversation, disait Mademoiselle de Scudéry, est le lieu de la société de tous les hommes, le plus grand plaisir des honnêtes gens, et le moyen le plus ordinaire d'introduire non seulement la politesse dans le monde, mais encore la morale la plus pure et l'amour de la gloire et de la vertu". Suivant l'exemple de la marquise de Rambouillet, il s'est formé un nombre de salons renommés comme celui de la Grande Mademoiselle, de Mlle. de Scudéry et de Madame de Sablé.

Après avoir pris part dans la Fronde, et déçu

dans ses amours et ses ambitions, La Rochefoucauld renonça à la politique et passa la dernière partie de sa vie à la cour et dans la société des femmes les plus distinguées de son temps. Les portraits et les maximes faisaient le grand divertissement des habitués des salons. C'était dans le salon de Madame de Sablé que furent rédigées les Maximes de La Rochefoucauld. Là l'on s'intéressait surtout à l'étude des passions et à l'analyse la plus subtile des sentiments humains qu'on exprimait dans des maximes. Le recueil de La Rochefoucauld, par l'expression précise et par la psychologie profonde de ses observations, est le meilleur exemple de ce genre de littérature. La première édition des "Maximes" date de 1665 et dans les quatre éditions qui la suivaient, sous l'influence de son amitié avec Madame de la Fayette, les Maximes furent revisées et adoucies un peu. La Rochefoucauld a voulu montrer dans ce petit livre, "qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde", que l'amour-propre est au fond de toutes les actions humaines. L'idée directrice du livre est contenue dans les deux maximes suivantes: "nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés" et "les Vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer". L'auteur fait le recueil de ce qu'il a observé dans le monde; il révèle les parties honteuses de la nature de l'homme et de la société humaine avec une rare puissance de réflexion et d'analyse pénétrante. On ne doit pas trop accuser le moraliste de se laisser guider par un pessimisme chagrin et par une âme insensible aux faiblesses humaines. Dans le courant de l'année 1663, pendant que le manuscrit des "Maximes" circulait de main en main, Madame de Schomberg, qui jouait un rôle assez important dans la société de la cour écrit dans une lettre à Mme. de Sablé

qu'il y a en cet ouvrage force vérités. Cet aveu prouve que les Maximes disaient tout haut ce que le plus grand nombre s'avouait tout bas. On lit dans une autre lettre qui est datée de 1664 " --- C'est un homme de qualité (La Rochefoucauld) qui connaît parfaitement la cour et le monde, qui en a goûté autrefois toutes les douceurs, qui en a aussi senti souvent les amertumes, et qui s'est donné le plaisir d'en étudier et d'en pénétrer tous les détours et toutes les finesses". En dénonçant l'hypocrisie, des vertus et l'égoïsme latent des qualités les plus brillantes, l'auteur est très souvent sincère mais ce qu'il oublie, c'est qu'il y a d'autres motifs plus humains que l'amour-propre d'un grand nombre de nos actions. Ce qui fait le charme et l'intérêt de ce petit recueil, c'est que le plus souvent La Rochefoucauld nous instruit et à travers l'homme de son temps nous retrouvons des traits de l'homme de tous les temps.

D'après cette esquisse assez rapide des grands génies classiques français et de leurs oeuvres on peut voir que La Bruyère est le représentant d'une tendance littéraire. L'idée de faire une oeuvre de morale ne lui est pas assurément venue de sa lecture au même de sa traduction des "Caractères" de Théophraste, moraliste grec. Il est certain que le premier texte des "Caractères" de La Bruyère fut écrit quand l'auteur entreprit la tâche de traduire l'oeuvre grecque. Il n'y a presque aucune trace d'une influence de Théophraste sur le livre de La Bruyère. Ni l'objet, ni la méthode, ni le style des deux auteurs ne sont les mêmes. Ayant hésité d'abord à présenter son livre au public, à cause de la hardiesse de ses observations peut-être, La Bruyère se fit l'homme de Théophraste et mit les caractères français à la suite de sa traduction du livre grec dans sa première édition de 1688. Aux éditions qui suivaient La Bruyère, enhardi par le succès de son livre, ajoutait un grand

nombre de caractères nouveaux et reléguait la traduction de Théophraste à la fin du livre. En somme, La Bruyère ne doit au philosophe grec que l'emprunt d'un titre et le remerciement de lui avoir servi de caution. Par la matière de son livre aussi bien que par la manière de traiter son sujet, La Bruyère est un vrai représentant de l'école classique française. Dans son livre il a mis la fleur de beaucoup des livres du siècle. On y voit des traces des "Essais" de Montaigne (les chapitres Des Jugements et de L'homme où l'auteur décrit les inégalités et les faiblesses de la nature humaine); Bien de ses maximes et de ses réflexions morales sur l'amour-propre comme la source de toutes nos actions rappellent celles de La Rochefoucauld. A Pascal il emprunte un peu de la noblesse de son dessein. Il a mis un grand nombre de "portraits" dans son oeuvre pour conformer au goût de son temps. La vogue du portrait se manifestait dans les oeuvres les plus diverses du dix-septième siècle. On trouve des portraits dans un recueil de la Grande Mademoiselle (1659) et on les trouve même qui sont introduits dans les sermons de Bourdaloue. Mais si La Bruyère a fait des emprunts aux écrivains qui l'ont précédé, il a tout modifié et rendu sien par l'originalité de son génie. On peut bien appliquer les mots de Pascal sur la composition de son livre à l'oeuvre de La Bruyère: "Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau: la disposition des matières est nouvelle; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre mais l'un la place mieux". En voyant l'intérêt vif que tout le monde prit à l'étude de l'homme et à l'analyse de ses sentiments intérieurs, intérêt qui se manifestait dans les oeuvres de son siècle et dans les conversations du salon, La Bruyère voulait, lui aussi, donner

au public un recueil de ses opinions sur l'homme et sur la société
 (1) Paul Morillot; La Bruyère.

de son temps. Il passa ainsi une grande partie de sa vie à l'accomplissement de cette oeuvre.

Comme l'on ne peut comprendre l'oeuvre de Pascal sans une connaissance de sa vie, ni les maximes de La Rochefoucauld sans tenir compte du milieu où l'auteur a vécu de même la vie de La Bruyère est inséparable de son oeuvre. Les "Caractères" sont le fruit de tout un génie et de toute une vie. "Je surprendrais bien des personnes écrit en 1696 l'avocat Brillon, (un homme qui a connu La Bruyère) si je leur disais que l'auteur de l'ouvrage en ce siècle le plus admiré a été dix ans au moins à le faire et presque autant à balancer s'il le produirait". La vie de La Bruyère peut se diviser en deux parties: la première (1645-1684) est celle qui précède son entrée dans la maison de Condé; (la seconde (1684-1696) est celle du préceptorat chez les Condé.) Les premières années de la vie de La Bruyère restent assez obscures. Né à Paris, de famille bourgeoise il commença par faire des études de droit, passa sa licence à l'Université d'Orléans et se fit recevoir avocat au Parlement de Paris. En 1673, grâce à un héritage il put acheter la charge de trésorier des finances à Caen. Mais, son serment prêté, il revint à Paris, et l'on ne le revit plus en Normandie. De ce moment jusqu'à l'an 1684, quand sur la recommandation de Bossuet il entra dans le service des Condé, comme précepteur du duc de Bourbon, La Bruyère mena une vie de petite bourgeoisie. Pendant tout ce temps il demeura avec sa mère, une soeur, deux frères, une belle-soeur, des neveux et des nièces. Ce fut dans ce milieu que notre moraliste observait bien de ces misères domestiques et de ces familles si épouvantablement troublées par de mesquines disputes d'intérêts qu'il a notées d'un trait si pénétrant

dans son livre. D'autre part il avait les moyens de vivre dans l'indépendance cette vie studieuse et tranquille dont il goûtait vivement les charmes. ("La Liberté...c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice"). Le plus précieux des témoignages que nous ayons sur ce qu'était La Bruyère aux environs de 1680 est celui de Bonaventure d'Argonne; il nous peint notre philosophe, logé dans sa modeste chambre, " le visage riant et bien content d'avoir occasion de distiller dans l'esprit et le coeur des survenants l'elixir de ses méditations". Nous voyons dans ce tableau notre futur moraliste se préparant déjà pour sa carrière d'écrivain. Dans ses promenades il observait les gens de la ville, notait leurs occupations, contemplait la vie et amassait les matériaux pour ce livre qu'il s'est décidé à écrire.

Ayant examiné la ville "Partagée en diverses sociétés," La Bruyère éprouva le désir d'étendre, pour le plus grand profit de son livre à venir, le champ de son observation du monde. Pour compléter son enquête sur la société du temps il cherchait les moyens d'étudier de près les grands et la vie de la cour. C'est bien là une raison qui le fit accepter, à l'âge de trente-neuf ans, une charge de précepteur du petit-fils du grand Condé. Cette éducation terminée, La Bruyère resta dans la maison de Condé comme gentilhomme de Monsieur le Duc. Il continua de loger avec les princes à Chantilly, à Versailles, à Paris, au Petit Luxembourg. Ainsi jusqu'à la fin de sa vie, il vécut dans ce monde, étudiant à l'aise le spectacle curieux qu'offraient la cour et les courtisans dont il apercevait du premier coup d'oeil les vices et les ridicules. Peut-être il a un peu trop noirci

son tableau de la cour mais il ne l'a pas chargé. Au fond de cette société, dont l'agrément et l'éclat ont rayonné sur le monde entier, il ne voit que faiblesses, travers et ridicules cadrés ou complaisamment tolérés. Il cherche toujours le point faible (que son regard perçant n'avait point de peine à découvrir) sous les dehors élégants et il ne se laisse pas prendre aux belles apparences. Voici même ce qu'a écrit Madame de Motteville, femme d'esprit et de talent du dix-septième siècle, de la cour de Louis XLV : "La maison des rois est comme un grand marché, où il faut nécessairement aller trafiquer pour le soutien de la vie, et pour les intérêts de ceux auxquels nous sommes attachés par devoir ou par amitié". Les lettres de Madame de Sévigné, qui sont une chronique de la cour et de la ville nous font voir parfois les dessous de ce règne qui tout à la surface semble calme, majestueux, plein de dignité et de noblesse grave. Dans une lettre au Comte de Guitaut, elle lui raconte de l'affaire des poisons: " Ne vous paraît-il pas de loin que nous ne respirons tous ici que du poison, que nous sommes dans les sacrilèges ? En vérité, cela fait horreur à toute l'Europe, et ceux qui nous liront dans cent ans plaindront ceux qui auront été témoins de ces accusations". (Lettre du 29 janvier, 1680)". Une autre lettre décrit les splendeurs de la cour à Versailles où régnait la fureur du jeu. En quelques lignes elle nous fait comprendre l'esprit des courtisans : "...combien on me fit de questions sans attendre la réponse, combien j'en épargnai, combien on s'en souciait peu, combien je m'en souciais encore moins, vous connaissiez au naturel l'iniqua corte". Ce qui revit dans les "Mémoires" de Saint-Simon, c'est une cour féconde en tragédies, en comédies burlesques, où la nature humaine apparaît avec toutes ses vertus, mais surtout avec toutes ses bassesses. Les Sermons des prédicateurs de l'époque

sont le plus souvent une critique des travers et des vices de la société du dix-septième siècle. De même, La Bruyère, ce "Bourdaloque laïque" se trouve admirablement placé par son poste pour observer et pour étudier de près cette cour prodigieuse du Roi-Soleil. Elle fut un de ces milieux qui offrent au moraliste un champ d'observation incomparable pour l'étude de l'âme humaine. ^Q son grand recueil d'observations sur la bourgeoisie de Paris qu'il avait sans doute déjà fait, notre auteur va ajouter les résultats de son étude de ce milieu mondain. Il passait les dernières années de sa vie à enrichir son livre avec un grand nombre d'additions afin de laisser à la postérité "un ouvrage de mœurs plus fini, plus complet". En 1693 il fut élu membre de l'Académie française et son discours de réception faisait part de son livre dès la huitième édition des "Caractères" qui parut en 1694. Il comptait parmi ses amis des personnes illustres comme Bossuet, Boileau, Racine, La Fontaine, Fénelon, le comte de Bussy et Régnier - Desmarais, secrétaire perpétuel de l'Académie. En 1696, il mourut subitement à Versailles, d'une attaque d'apoplexie.

C'est surtout dans son livre qu'il faut chercher et étudier La Bruyère. A travers les pages où il se peint lui-même en nous livrant sa pensée sur toutes choses il en est une qui nous introduit auprès de lui dans son cabinet de travail: "O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour, avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet: le philosophe est accessible, ... vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger". Dans ses rapports avec son éditeur, (d'après l'anecdote du savant Maupertius qui nous raconte comment La Bruyère donna le "produit" de son livre à la fille du libraire Michaellet) on voit en La Bruyère un

désintéressé, qui ne cherchait pas le profit pécuniaire que pouvait faire son livre. Par le ton mélancolique et plein de tristesse d'un grand nombre de ses "Caractères" on peut conclure que la vie de l'auteur ne fut pas très heureuse. Il devait souffrir, lui, d'un esprit très indépendant et assez fier dans cette "domesticité" humiliante où son mérite ne fut pas apprécié à sa juste valeur. Parmi les divers témoignages contemporains qui nous font mieux comprendre la vie et le caractère de La Bruyère, il en est un de Valincour, littérateur et homme du monde, qui mérite bien notre attention puisqu'il montre La Bruyère chez les Condé: "C'était un bon homme dans le fond, mais que la crainte de paraître pédant avait jeté dans un ridicule opposé, qu'on ne saurait définir, en sorte que pendant tout le temps qu'il est resté dans la maison de M. le Duc, où il est mort, ^{on} ~~on~~ s'y est toujours moqué de lui". Sans doute la seule raison que notre auteur avait pour rester dans ce milieu, où il ne fut jamais heureux, c'était le désir de mener à bonne fin ce livre auquel il avait consacré nombre de veilles laborieuses. C'est de cette façon que nous envisageons la vie de la Bruyère; il est bien le philosophe qui "consume sa vie à observer les hommes "et" qui use ses esprits à en démêler les vices et les ridicules".

Nous voulons indiquer en ce moment comment le dessein et le plan de son livre et le genre particulier de son art se rattachent à sa vie et s'expliquent par elle. Rendre les hommes meilleurs en leur présentant l'image de leurs défauts, et en mettant à découvert les sentiments secrets d'où proviennent leur malice et leurs faiblesses, tel est le but que s'est proposé l'homme ⁽¹⁾ honnête qu'il était. Dans ses cahiers de notes journalières ~~qui~~ qui sont le recueil d'expériences et d'observations composé d'après

1) Gustave Servois et A. Rebelliau "Notice Biographique"

nature auquel est ajouté une suite de réflexions détachées, l'auteur a voulu nous donner bien plus qu'un tableau de la société parisienne et de la cour du grand roi, Louis XLV, aux environs de 1688. Il ne s'est pas contenté d'être un peintre ou un historien des moeurs de son temps mais a voulu instruire et corriger la nature humaine. En tête de la "Préface" aux "caractères", La Bruyère a mis cette épigraphe d'Erasme, grand humaniste, théologien et moraliste du seizième siècle: "J'ai voulu avertir et non mordre; être utile et non blesser; améliorer les moeurs des hommes et non pas nuire;" C'est ainsi que notre écrivain a désiré justifier au monde la composition de son oeuvre. Comme tout bon moraliste, il ne s'est pas chargé de rappeler aux hommes le bien qu'on pense d'eux ou qu'ils en pensent eux-mêmes mais il leur reprochait sans cesse leurs défauts et leurs vices. De là, le ton parfois vigoureux et âpre qu'on sent dans quelques-unes de ses pensées.

Maint passage du "Discours sur Théophraste" et de sa "Préface" nous renseignent clairement sur cette intention de l'écrivain. En ce qui concerne le plan de son ouvrage, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable ~~mais~~ par des voies simples et communes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, ^{les} sexes et les conditions, et par les vices, les faibles et le ridicule qui y sont attachés". Aussi chaque chapitre des "caractères" va renfermer les résultats d'une longue et riche expérience. La Bruyère affirme maintes fois que son livre a comme ^{unique} fin la correction des défauts de l'homme car "on ne doit parler on ne doit écrire que pour l'instruction". Il ne se sert de son art et de son talent que pour rendre ses pensées et ses observa-

tions plus claires et plus vivantes. En 1693, dans la Preface à son Discours à l'Académie l'auteur répondit aux attaques de ses adversaires qui ne voulaient voir dans son livre qu'un libelle injurieux, par une confirmation de l'intention purement morale et même pieuse de son oeuvre; "J'essaye dans mon livre de moeurs, de décrier s'il est possible, tous les vices du coeur et de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable et plus proche de devenir chrétien". D'après toutes ces constatations il n'est pas douteux que La Bruyère a voulu faire oeuvre de moraliste. Il fut avant tout honnête homme; c'est l'opinion de Boileau, de Saint-Simon et de bien de ses contemporains. Vrai philosophe et d'un coeur élevé, il ne pensa qu'à être témoin, spectateur et moraliste au profit du public.

La question de la valeur morale des "Caractères" a soulevé un grand nombre de critiques. Voici ce qu'a dit Taine, philosophe, historien et critique du dix-neuvième siècle: " La Bruyère n'apporte aucune vue d'ensemble, ni en morale ni en psychologie... il ne découvre que des vérités de détail." Faguet a ainsi exprimé son opinion sur l'auteur des "Caractères": La Bruyère n'a aucune originalité, ni aucune profondeur comme philosophe. Prévost-Paradol le range bien parmi les "moralistes mais il le considère un peintre des apparences plus que des réalités, des figures et des mines plus que de l'âme, de ce qui passe plus de ce qui demeure".

Nisard, littérateur de mérite pousse sa critique plus loin encore jusqu'à douter même de la sincérité de l'auteur. "Pourvu qu'il réussisse, soit à nous amuser aux dépens des autres, soit à nous rendre plus curieux de nous-mêmes peu lui importe que nous devenions meill-

1) Sainte-Beuve: Nouveaux Lundis.

leurs.." Au lieu de ~~reprocher~~ ^{critiquer} La Bruyère de ~~ce qu'il n'y a pas~~ ^{pour l'absence} de système, de plan ou d'unité dans son oeuvre, il vaudrait mieux se rappeler la façon dont l'ouvrage fut composé. Les notes nombreuses que l'auteur avait accumulées pendant ces années d'observation et de réflexion étaient groupées sous des titres assez généraux et selon leur genre. La Bruyère n'a pas voulu être "original" ni "profond"; il nous laisse les résultats de son long voyage d'exploration à travers toute une partie de la société de son temps. Dans son oeuvre, il mêle la réflexion philosophique, le document historique et la confidence personnelle, qui se cache sous des pensées larges et générales, pour notre instruction et pour notre agrément. Ce que son livre a pu perdre de profondeur il l'a gagné probablement en sincérité et en intérêt, sûrement en exactitude et en richesse. Puisque l'homme ^{ne} change guère selon le coeur et selon les passions, La Bruyère a plus d'une fois touché ce qui ne passe pas à travers ce qui passe.

Si les réflexions générales de La Bruyère sont bien au-dessous des maximes de La Rochefoucauld, des pensées de Pascal, même des saillies de Montaigne, on ne peut nier que l'auteur a fait à sa façon oeuvre de généreux moraliste en même temps que d'écrivains exquis. A.Thiers, dans son "Eloge de Vauvenargues" a bien apprécié les qualités humaines de La Bruyère: "L'auteur des Caractères n'est pas ou indifférent comme Montaigne, ou froidement détracteur comme La Rochefoucauld; c'est l'homme son frère, qu'il trouve ainsi avili, et duquel il dit avec un regret douloureux: il devrait être meilleur". Au moyen de ses observations et de ses jugements sur l'homme (de la cour ou de la ville) lentement pesés, La

1) Histoire de la Littérature française - G. Lanson

Bruyère voulait adresser aux courtisans et tout aussi bien aux bourgeois de Paris, des leçons de morale et d'honnêteté. La meilleure philosophie est celle que chacun se fait soi-même, et le meilleur moraliste celui qui nous offre, non des constructions aventureuses, mais des données positives, des faits bien observés, des expériences qui entendent et nourrissent la nôtre. Il nous jette à pleines mains les résultats de ses enquêtes. D'après cette définition notre écrivain mérite bien le titre de moraliste.

Mettant son premier chapitre de côté, chapitre dans lequel La Bruyère nous explique sa doctrine littéraire, toute sa philosophie de la vie est mise dans une suite de quinze chapitres divers. Les neuf premiers chapitres traitent des différentes classes de la société; l'homme de mérite et l'homme de lettres, (Du Mérite Personnel); le groupe mondain, étudié dans ses principaux éléments et occupations (Des Femmes, Du Coeur, et de la Société et de la Conversation); les gens de finance, les bourgeois et l'homme de robe (Des Biens de Fortune, De la Ville); les courtisans et les grands (De la Cour et Des Grands); enfin l'Etat, les ministres et le roi (Du Souverain ou de la République). Les six derniers chapitres se composent de deux chapitres généraux: De l'Homme et Des Jugements; ensuite vient un chapitre sur les travers particuliers du siècle ("De la Mode"); un autre chapitre nous découvre des abus radicaux de la Société (De Quelques Usages); le clergé et la prédication chrétienne sont étudiés dans le chapitre "De la Chaire" et le e

1) Petit de Julleville - chapitre 7 du tome V

chapitre "Des Esprits Forts" combat le libertinage. L'auteur, dit Sainte-Beuve¹⁾ avait "à coeur de terminer par ce qu'il y a de plus élevé dans la société comme dans l'homme, la Religion". Pourtant il faut avouer que ce classement n'a rien de définitif. Il y a des portraits et des maximes que l'on rencontre dans un chapitre que l'on pourrait tout aussi bien s'attendre à trouver dans un autre. Il conviendra mieux pour notre étude de signaler les opinions de La Bruyère sur de sujets divers sans considérer toujours la division en chapitres de son oeuvre.

Si l'on faisait une esquisse de la société du temps de la Bruyère, on verrait tout en bas du tableau les paysans pauvres et souffrants. Le moraliste est frappé de leur condition si misérable et si désolante. Par sa peinture sombre, pleine de vigueur et de pitié profonde (L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et en effet ils sont des hommes.. et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé) il veut attirer la sympathie humaine envers cette injustice sociale. Dans un autre passage des "Caractères" il critique les riches qui ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles. D'une part on se régale et jouit de luxes tandis que de l'autre part "il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre". Le contraste de l'homme riche avec l'homme pauvre, si admirablement illustré dans les portraits de Giton et de Phédon, tend encore à montrer le plus grand mal du siècle dont l'auteur décrit les moeurs - la trop grande disproportion entre les rangs sociaux. Cette extrême inégalité dans les condi-

1) Sainte-Beuve: Nouveaux Lundis t. I

La peinture des "grands" et 'du peuple' a occupé l'attention de La Bruyère. S'il les étudie séparément dans son livre, c'est parce qu'ils vivent ainsi dans le monde. Mais, quant à leur 'fond', il ne voit aucune différence qui peut les distinguer l'un de l'autre: "A la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes faiblesses, mêmes petitesse, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies--". C'est seulement par les raffinements de leurs manières, par la recherche dans le langage, par la finesse de leur malice, en somme, par tous ces dehors qui veulent souvent cacher le vice, que les grands se signalent du peuple. Le moraliste ne reproche aux grands ni leur pouvoir ni leurs biens; il critique plutôt leur arrogance et leur orgueil qui leur font mépriser le peuple et éviter d'avoir rien en commun avec la multitude. Quand ils veulent s'estimer les seuls qui soient parfaits et s'emparer de tous les talents - l'intelligence, l'habileté, la délicatesse - comme des choses dues à leur naissance, La Bruyère leur fait voir le ridicule d'une telle pensée. Il les assure que "ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas toujours venu de leurs fonds". L'auteur n'a aucune intention de diminuer le rang des grands ni d'élever le peuple au-dessus de leur degré dans l'échelle sociale. Il voit la nécessité de ces deux classes: l'une pour protéger et gouverner, l'autre pour obéir et servir. Mais il veut rendre les grands plus humains et plus inclinés à aider les indigents. Voyant qu'ils ont les moyens d'être utiles et de faire plaisir au peuple, ils doivent s'en servir pour accomplir un acte de bonté quand l'occasion se présente. Il veut surtout que leur curiosité s'étende jusqu'à

"rendre un coeur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier.

Il y a une grande partie du livre où le moraliste s'intéresse à juger l'homme en général et la nature humaine. Dans cette vaste ^{versité} ~~dispersion~~ de matières et dans cette grande variété d'observations on trouve les opinions de La Bruyère sur les problèmes fondamentaux de la vie humaine. Il exprime dans le premier "caractère" du chapitre "De l'homme" le point de vue que l'on doit avoir en étudiant la nature humaine. Il est résigné à prendre l'homme comme il est, sans lui demander l'impossible: "ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres; ils sont ainsi faits, c'est leur nature: c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève". Le moraliste ne s'est pas nourri d'illusions sur l'état de l'homme. Venant après les grands moralistes de son pays il va reprendre après eux les défauts de l'humanité mais il voit aussi la nécessité de l'accepter telle qu'elle est. Le ton de quelques-uns de ses "caractères" rappelle la misanthropie résignée de Philinte ¹⁾ !..

"Je prends tout doucement les hommes comme ils sont, J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font".

La Bruyère se montre ainsi un moraliste qui est au fond, sympathique et compatissant plutôt qu'âpre et pessimiste. Il est en premier lieu, un ami dévoué de l'humanité. Par là sa morale est plus près de nous toucher et de nous convaincre que celle de Montaigne- ("Mon opinion est qu'il se faut prêter à autrui et ne se donner qu'à soi-même" III 10) ou de La Rochefoucauld ("Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés"). On voit en La

1) Molière - Le Misanthrope - Acte I sc. 1re.

en La Bruyère un homme qui, connaissant nos faiblesses et nos travers, cherche à les guérir au lieu de les condamner et de les déclarer sans remède. Quelquefois il se méfie même de la trop grande sévérité de sa critique de l'homme: "Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un. C'est la qualité humaine chez La Bruyère que l'on sent partout dans son livre, qui donne à sa morale une valeur si universelle. Une critique anglaise¹⁾ dans son étude sur La Bruyère l'a ainsi apprécié:

"It is the human quality in La Bruyere's mind which gives his book its rare flavour, so that one seems to hear, in these printed words, across the lapse of centuries, the voice of a friend".

Groupant ensemble les 'caractères' de La Bruyère où il parle de la vie et de la mort, on peut y voir une ressemblance à la philosophie de la vie de Montaigne. Comme lui, notre moraliste est de l'opinion que le bonheur dépend surtout de la science pratique de la vie et du dédain souverain de la mort. Il exprime ses pensées à sa façon, mais il tend au même but que l'auteur des Essais. "Il n'y a pour l'homme que trois événements: naître, vivre et mourir: il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre". La Bruyère montre que la cause de cet "oubli de vivre" reste dans le fait que l'homme n'est jamais satisfait de son sort. Au lieu de jouir des biens qu'il a et du bonheur présent, il est mécontent de tout ce qu'il possède, qui peut le rendre heureux, et aspire toujours à de plus grands biens. Ainsi il "remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse". Notre moraliste conseille l'homme de profiter de cette période de la vie où il se trouve et de

1) Edward Bowden.

ne pas regretter celle qu'il vient de quitter. Si l'homme n'est pas heureux, il n'a qu'à blâmer sa propre négligence de l'être. Il veut toujours conserver sa vie, la chose qu'il estime le plus, mais il ne la ménage point. De plus, on voit un grand nombre d'hommes qui "emploient la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre misérable". Parlant de la mort, La Bruyère veut que l'homme sache qu'il est mortel et que mourir est une chose nécessaire à nous tous. Il doit ainsi se résigner à cette fin de son existence. La crainte de la mort ne l'éloignera pas; elle peut même avoir l'effet contraire. La Pensée de la mort nous tourmente plus que la mort elle-même: "La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie: il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir." L'auteur nous fait voir un des beaux côtés de ^{la} mort, qui est qu'elle met fin à la vieillesse et à la souffrance. En effet il préfère mourir avant d'arriver à la caducité que de mourir après cette période. La mort même devient un soulagement et à ceux qui souffrent d'une longue et pénible maladie et à ceux qui restent. En somme, le moraliste veut que nous cherchions le bonheur dans la vie, sans se soucier trop de la mort, l'acceptant plutôt avec calme, quand elle doit venir.

Mais si l'homme n'est pas toujours heureux c'est souvent à cause des inégalités et des faiblesses de sa nature. Toutes les contrariétés des jugements et des sentiments humains sont notées et étudiées par le moraliste et il montre leur effet sur la vie sociale. Dans le procès qu'il fait à l'infirmité de la nature humaine, il prend comme ses modèles - Montaigne ("l'Apologie de Raymond Sebond" 11 12) et La Rochefoucauld (Les Maximes). Mais voici comment La Bruyère se distingue d'eux.

Il se tient dans un juste milieu, évitant l'égoïsme souriant de l'un et le pessimisme chagrin de l'autre. Son livre a une portée plus agréable et plus générale ^{que} de ceux de ses devanciers parce que l'auteur a une vue plus large et plus juste du coeur humain que n'a l'auteur des Maximes et une conception plus profonde du sérieux de la vie que celle de Montaigne. A travers le spectacle attristant des faiblesses humaines, qui est dépeint dans son livre, La Bruyère nous fait voir l'existence du Bien et la possibilité pour l'homme de l'atteindre par une réforme de ses moeurs.

Observant les hommes, comme il les rencontre dans la vie, au hasard, sans suite, sans système le moraliste est frappé tout d'abord de l'inconstance de leur nature. "Les couleurs sont préparées et la toile est toute prête; mais comment le fixer cet homme inquiet, léger, inconstant, qui change de mille et mille figures ? Je le peins dévot, et je crois l'avoir attrapé; mais il m'échappe, et déjà il est libertin"... La Bruyère dépeint très ingénieusement l'homme inconstant (ch. XI-6) qui à chaque moment devient une autre personne. On ne peut s'attendre à le voir demain tel qu'il est aujourd'hui. Même dans ses jugements l'homme se montre inconstant. On peut dire qu'il change "à tous moments d'esprit comme de mode". Dans l'espace de quelques années l'homme peut changer d'opinion sur les choses les plus sérieuses comme sur celles qui leur ont paru les plus sûres et les plus vraies. Cependant l'auteur reconnaît que l'opiniâtreté fait plus perdre aux hommes que l'inconstance. L'homme n'est pas toujours sage et raisonnable dans ses jugements Il ne suit pas ses propres opinions en jugeant du mérite des autres mais se laisse prévenir par la vogue, la faveur populaire et celle du prince. Ainsi il loue "ce qui est loué bien plus que ce qui est louable". Souvent il ne nous faut que l'élévation à

un nouveau poste pour que l'opinion des hommes change de mépris à louange. De même, notre chute fait que les hommes nous envisagent d'une manière toute nouvelle. Sur une même chose-un sermon un concert ou un tableau - l'opinion des hommes varie; il y a les uns qui la trouve bonne, les autres mauvaise. De temps en temps le public change d'opinion sur un auteur; il en résulte souvent que celui-ci voit "mourir et revivre sa réputation en un même jour". Puisque nous devons vivre en société avec nos semblables il est parfois utile de suivre l'opinion des autres dans les choses 'purement extérieures' mais en ce qui concerne les questions graves et importantes chacun doit garder sa liberté et puissance de juger. Il faut cultiver sans cesse notre esprit de discernement. *voilà le conseil de La Bruyère. Avant de prononcer son jugement sur l'homme, notre moraliste l'étudie avec soin car "il y a un intérieur et un coeur qu'il faut approfondir".* Il fait tous ses efforts pour discerner dans l'homme le mérite que 'le voile de la modestie couvre' et la malignité que 'le masque de l'hypocrisie cache'.

Parlant de l'envie, de la haine et de la jalousie, le moraliste entreprend de montrer comment ces vices nous rendent malheureux. L'envie nous prive d'un moyen d'être heureux par le bonheur de nos amis et de nos proches. La jalousie "stérile" ou la haine "impuissante" que nous avons pour les grands et pour les gens en place n'a aucun effet sur la diminution de leur fortune et sur l'accroissement de la nôtre. Au contraire, "elle ne fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable du bonheur d'autrui". La Bruyère suggère un remède contre l'envie que nous portons aux grands. En nous contentant de ce peu que nous ayons, nous éviterons ainsi de passer notre vie à 'souffrir des mépris et ployer les genoux'. Faisant

le contraste de la jalousie avec l'émulation dans les arts libéraux, l'auteur tout en admirant celle-ci comme un sentiment noble et digne de l'homme, qui le fait profiter des grands exemples et perfectionner son art, dénonce celle-là comme une "passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve.. qui le rend froid et sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui". Il s'ensuit que celui qui est jaloux envie le succès des hommes 'de même art, de même talent et de même condition' et haït leur personne. C'est souvent l'envie qui empêche l'homme d'approuver et de louer le mérite et le talent de ceux qui sont les plus dignes d'approbation et de louange. Le moraliste observe que dans la vie les hommes ne cherchent qu'à se duper. On voit des gens qui par leurs procès nombreux traitent avec férocité d'autres gens, exigeant ce qui ne leur est pas dû, ou refusant de rendre ce qu'ils doivent. L'auteur critique ceux qui passent leur vie à plaider, se défendant des uns et nuisant aux autres. Il manifeste avec véhémence son dégoût pour la chicane, en homme qui l'a bien observée dans la vie. (Ses fonctions de trésorier général à Caen purent lui donner l'occasion de faire connaissance avec les populations processives de la Normandie.) Le portrait d'Antagoras qui plaide depuis quarante ans reste le type de plaideur infatigable. (Plusieurs traits de ce caractère semblent imités des 'Plaideurs' de Racine.)

Il est intéressant d'examiner les jugements que La Bruyère porte sur les enfants et sur la valeur de l'éducation. Les remarques que l'auteur a faites s'appliquent plus particulièrement aux enfants des grandes familles qu'il avait pu observer de plus près et viennent d'un homme qui avait été à la fois précepteur et célibataire. Il juge l'enfant avec la même

justesse, mais aussi avec la même sévérité que l'homme. Le compliment qu'il adresse aux enfants issus des rois, qui naissent instruits n'est qu'une louange quelque peu excessive mais nécessaire des membres de la famille royale et surtout des descendants du grand Condé. Le moraliste trouve que les enfants sont pleins des défauts et des travers de l'homme - l'orgueil, le dédain, la colère, l'envie, l'intempérance, l'intérêt, la paresse, l'inconstance, le mensonge, la dissimulation, "ils ne veulent point souffrir de mal et aiment à en faire". Mais ils se distinguent des hommes en ce qu'ils jouissent du présent. Les jeux et les amusements des enfants montrent leur faculté d'imagination et de mémoire. Ils y répètent à tout ce qu'ils ont entendu dire" et contrefont "ce qu'ils ont vu faire". Dans la petite description, fort gracieuse de leurs divertissements nous voyons la pénétration avec laquelle l'auteur les a étudiés. Remarquant le zèle, l'intérêt vif et l'application que les enfants ont pour leurs jeux (quoique paresseux, indolents et oisifs par nature) le moraliste semble voir dans ce fait un présage certain "qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs". Les enfants ont une grande facilité à discerner dans les hommes tous les vices extérieurs et tous les "défauts du corps"; ils s'en moquent, ne sachant qu'un jour ils seront chargés, à leur tour, de ces imperfections. Les enfants, d'ailleurs cherchent toujours à connaître les défauts de leurs maîtres pour en prendre avantage. C'est le devoir des parents et des maîtres de traiter les enfants avec justice. Ceux-ci sont capables de comprendre, juger et raisonner sur de petites choses qui sont dans leur sphère. Les châtier et les punir pour des choses qui

qu'ils n'ont pas fait, c'est leur faire une injustice et empêcher le développement de leur esprit. La connaissance des langues doit former une partie essentielle de l'éducation des enfants car elles sont 'la clef ou l'entrée des sciences'. Ceci est presque le seul conseil que La Bruyère donne sur ce qu'il faut enseigner aux enfants. Il n'a eu aucune intention d'écrire un traité pédagogique comme a fait Fénelon dans son "Education des Filles". Il affirme la valeur et l'utilité d'une éducation pour l'homme même si elle ne lui donne 'un autre coeur ni une autre complexion'. Il conseille les hommes de ne trop espérer d'une bonne éducation mais de l'autre côté, c'est 'une grande erreur de n'en attendre rien et de la négliger'.

Jugeant assez sévèrement de l'enfance, La Bruyère se montre aussi rigoureux dans son jugement des vieillards. Le moraliste qui est mort avant d'atteindre sa cinquante et unième année, ne semble pas avoir eu une grande estime pour la vieillesse. En effet il voit dans toute la vie de l'homme, l'absence de la raison humaine: on ne la voit pas dans l'enfance; elle est obscurcie et presque éteinte par les passions dans l'âge mûr, et dans la vieillesse, l'âge où elle "devrait produire" la raison est déjà affaiblie par le temps et 'par le désordre de la machine, qui est dans son déclin'. Les vieillards condamnent les plaisirs des jeunes gens auxquels ils ont dû renoncer par bienséance. Il entre un sentiment de jalousie chez les vieilles gens dans cette condamnation des divertissements de la jeunesse. L'avarice est un vice qu'on voit surtout dans les vieillards; elle est l'effet naturel de leur âge et de leur humeur chagrine. Ils s'y abandonnent parce qu'elle est la seule passion qui leur convient. Les vieilles gens n'approuvent que les choses du passé, parce

qu'ils n'ont aucune part dans les 'nouveaux usages' ni dans les 'modes toutes récentes'. Un vieillard devient ridicule quand il est amoureux et quand il veut conserver sous ses rides les agréments et les plaisirs de la jeunesse. La Bruyère les trouve souvent fier, dédaigneux et d'un commerce difficile. Le ^{seul} mot ~~de~~ éloge que le moraliste accorde aux vieillards ~~est~~ leur fonds de témoignages sur les événements d'un temps passé: "Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une mémoire fidèle, est un trésor inestimable--l'on y trouve l'histoire du siècle"..

m Une grande partie de l'oeuvre de La Bruyère est consacrée aux portraits, genre de littérature où l'auteur excelle. Le portrait devient entre ses mains un puissant et délicat instrument d'observation méthodique. Il fait une exacte notation du détail extérieur du type qu'il veut peindre dans son portrait et sous le geste et l'attitude du corps il voit la révélation des sentiments intimes. (C'est un procédé d'observation dont se servira plus tard Honoré de Balzac dans ses oeuvres). Ainsi il explique souvent la nature 'morale' par les traits et les gestes de la personne 'physique'. Dans le portrait de Gnathon, "qui ne vit que pour soi", le moraliste nous présente l'égoïste quand il se met à table. On le voit qui s'empare de tous les plats sans aucune considération pour les invités. En n'importe quel lieu qu'il puisse être, il trouve les moyens de 'tourner tout à son usage'. Les malheurs d'autres gens ne l'intéressent point, lui qui est tout occupé du soin de sa propre personne. Il verrait volontiers tout le monde sacrifier à son bonheur car il pense que tout n'existe que pour lui.

La Bruyère, après avoir étudié "Le Misanthrope" de Molière, fait le portrait de Timon le misanthrope tel qu'il l'a observé dans la vie. Sa conception de ce caractère est presque le contraire de celle de l'écrivain comique. Timon est toujours "civil et cérémonieux" quoique au fond de son âme il pense sévèrement et avec indignation de la nature humaine. Bien qu'il haïsse les hommes et qu'il soit dégoûté de la société, il traite "honnêtement et sérieusement les hommes" sans vouloir être leur ami ni les mieux connaître. Onuphre est le personnage de Tartufe tel que le comprend La Bruyère en 1691. c'est l'hypocrite religieux qui arrive à son but par une habileté vulgaire mais toujours en éveil. Il a toujours soin de cacher son hypocrisie et se fait médiocre pour ne point paraître dangereux. Il semble même qu'Onuphre, instruit par les fautes et les insuccès de Tartufe, cherche des moyens moins brillants mais beaucoup plus sûrs pour faire une fortune. Mopse qui 's'insinue' partout est le portrait de l'importun ou du fâcheux, type très connu dans la société mondaine. Dans chaque portrait le moraliste veut révéler au monde un vice, un ridicule, un défaut ou une faiblesse qu'il a noté dans les hommes de son temps. Il peint des types qui sont des individus réels et vivants, dont la généralité consiste dans leur aptitude à représenter des groupes. Ainsi il peint l'impertinent dans le portrait de Théodecte; l'homme qui a une si grande estime de son intelligence qu'il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose; le portrait de Ménalque est un recueil de faits de distraction. Tous les traits qu'il rassemble dans ce caractère viennent de son observation de plusieurs membres de la société de son temps; c'est surtout le duc de Brancas qui lui fournit la plupart des faits qu'il cite.

Il y a une partie du chapitre "De la Mode" où La Bruyère parle de petites choses - les manies et les travers des hommes. Mais le moraliste y trouve toujours une leçon pour son lecteur. Il nous peint le fleuriste, 'l'homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion' et les oublie pour ses tulipes; l'homme qui ne vit que pour cultiver des prunes; l'amat-
 teur des médailles qui emploie son bien et sa vie pour en faire une collection; On sent chez l'auteur une indignation contenue, mais profonde, contre l'homme qui dégrade son âme douée de la rai-
 son. C'est cela justement qui relève ses peintures et leur donne une force morale. Il nous semble que le portrait de Démocède le 'curieux' de mauvaises estampes peut bien appartenir au même
 groupe que le prince Trépof, l'opiniâtre collectionneur des boi-
 tes d'allumettes. Ce sont des gens qui ont un goût pour ce qui est rare et unique, qu'ils préfèrent aux choses bonnes ou belles. De plus, La Bruyère montre comment les travers des hommes sont souvent plus dangereux que leurs vices. Le caractère du père qui laisse sa famille dans la misère, pour ne pas vendre une col-
 lection de bustes poudreux, est bien plus odieux que ridicule. Diphile, qui a une manie pour les oiseaux se contente de "passer les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures". Mais ce qu'il y a de plus cruel et de plus sérieux, c'est de voir cet homme, si épris de sa manie, négliger le soin et l'éducation de ses en-
 fants. Parfois l'imagination de l'auteur efface la réalité de ses descriptions des différents genres de curieux mais elles

1) Anatole France: "Le Crime de Sylvestre Bonnard".

nous intéressent parce qu'il y a un fond très sérieux et très élevé. La mode est une des faiblesses humaines; le changement incessant des modes est souvent la preuve de la légèreté de l'homme. Le portrait d'Iphis dépeint l'esclave de la mode avec tout ce qu'il y a de ridicule dans cet assujettissement. Le moraliste peut comprendre que l'on doit s'accommoder au plus grand nombre en ce qui concerne l'habillement et le langage mais il blâme la force de la coutume qui maîtrise les esprits et contraint les moeurs.

Comme tout bon moraliste, La Bruyère étudie l'homme en tenant compte de la société au milieu de laquelle il vit. Partout il voit de la discorde: dans l'intérieur des familles "troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie;" dans les petites villes qui sont divisées en partis, ou chaque événement presque est la cause d'une querelle ou même d'une "guerre civile"; dans la ville (Paris) qui est partagée en diverses sociétés, qui sont, comme autant de "petites républiques". La source de tous ces maux reste dans la contrariété des esprits, des goûts et des sentiments chez les hommes. De plus, l'homme est gouverné par l'intérêt et le moyen dont il se sert pour atteindre son but, c'est souvent la tromperie: "Otez les passions, l'intérêt, l'injustice: quel calme dans les plus grandes villes !.." Il y a des vices que l'homme apporte en naissant" et qu'il fortifie par l'habitude mais La Bruyère s'est appliqué surtout à l'étude des vices et des défauts qui viennent de la société: "Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls.." Il s'est attaché particulièrement à observer les différences que le choc des passions sociales, les habitudes d'état et de profession, établissent dans les moeurs et dans la conduite des hommes. Toutes les catégories sociales de la société de son temps sont étudiées par l'auteur dans un

1) Notice sur La Bruyère par Suard.

esprit ^{de vérité} mêlé de raillerie et en historien qui connaît le fond de la nature humaine.

Avant d'examiner les conditions sociales de son temps, La Bruyère fait des observations sur la société mondaine. Les salons aux environs de 1688 présentaient sans doute un aspect bien différent qu'au temps de la Marquise de Rambouillet, de Mlle. de Scudéry ou de Mme de Sablé. Le salon de Madame de la Fayette où elle recevait Madame de Sévigné, La Rochefoucauld et ses autres amis fut discontinué depuis la mort de La Rochefoucauld en 1680. C'était une société déjà vieillie, dont l'éclat commençait à passer et dont les défauts s'étaient accusés avec le temps, que La Bruyère avait sous les yeux. La conversation était encore la grande occupation des mondains et des gens d'esprit mais elle était déjà dans son déclin. Il entend partout des discours inutiles où l'on ne dit que des choses froides, vaines et puériles. Dans les salons le moraliste voit et entend parler toute une légion des fâcheux, des sots, des fats, des impertinents, des stupides. Il y a les diseurs de phébus, comme Acis, qui parlant un langage emphatique et obscur, font de discours embrouillés et confus; les gens qui aiment toujours raconter, cherchant les occasions de faire étalage de leur prétendu savoir; les gêneurs comme Théodecte qui n'ont aucun égard pour les autres, parlant fort, riant aux éclats et désobligeant toute une compagnie. Il y a les bavards que l'on rencontre partout, qui aiment raconter à tout le monde, de leur vie et de leurs biens: de telles gens parlent beaucoup et sans réflexion. Il se trouve encore des gens qui ne parlent que pour dire du mal des autres; de beaux-esprits toujours à la mode, soit vieux comme Théobalde soit jeune comme Cydias.

Après avoir exposé les abus dans les

relations sociales de son temps le moraliste veut donner des préceptes sur le véritable esprit de la conversation et de la politesse. Il peut 'supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein' mais il aime mieux essayer de corriger les hommes de leurs défauts. Pour lui, l'esprit de la conversation doit consister bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres. " Comme c'est naturel pour l'homme d'aimer à montrer son mérite, vous avez en l'écoutant le plaisir de faire la joie d'autrui." L'esprit de politesse, qui est l'essentiel de toute bonne société, doit être " une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. L'homme ne doit jamais négliger les petites choses qu'on appelle les manières; il faut peu pour les avoir 'douces et polies' et cependant ce sont elles qui font que "les hommes décident de vous en bien ou en mal". On doit être discret sur soi et sur les autres dans le monde; bien souvent il vaut mieux se dispenser de donner des conseils - (une chose si nécessaire dans les affaires) ~~de~~ la société car ils sont inutiles à suivre. Pour montrer la véritable politesse et le bon goût l'homme doit 'parler à propos', être bienveillant envers ceux qui l'entourent et parmi ^{qui} ~~lesquels~~ il lui faut vivre. C'est par la réunion de toutes ces qualités chez les hommes que La Bruyère voit la possibilité d'une société amicale où l'on se voit avec plaisir et où l'on peut s'instruire par les conversations.

Pour rendre son étude de la société mondaine plus complète, La Bruyère fut obligé d'exprimer ses opinions sur les femmes. Il reconnaissait leur influence sociale dans le monde mais au même temps il le fit son devoir de leur

reprocher quelques défauts, faiblesses et vices qu'il avait observés dans leur nature. On ne peut nier que sa critique des femmes est pleine d'ironie et d'une très grande sévérité. Cependant on trouvera mainte pensée dans son livre où le célibataire dit du bien de ce sexe: "elles sont meilleures ou pires que les hommes". Les observations qu'il fait sur l'excessive parure et sur les toilettes extravagantes des femmes, qui cherchent ainsi à s'éloigner de leur naturel, sont très justes. Dans sa description de la vieille femme qui meurt 'parée et en rubans de couleur' on sent quelque chose de sérieux et de triste dans la verve satirique de l'auteur. Il plaint les vieilles femmes qui veulent 'faire la jeune' quand elles sont à cet âge où il n'est guère permis de se farder et de s'habiller d'après la mode de la jeunesse. Ses réflexions sur ce ridicule des femmes sont au fond pleines de pitié et d'une indignation contenue. C'est par là qu'il est moins âpre et moins mordant que sera plus tard (1693), Boileau dans la Satire X qui est dirigée contre les femmes. *Il distingue dans la vie des femmes* qui sont frivoles, joueuses, coquettes, infidèles, perfides mais ce qui est pire elles sont souvent de fausses dévotes. La dévotion leur vient comme une mode qu'il faut suivre et leur donne aussi le moyen de cacher sous les dehors de la modestie une mauvaise conduite. A cause de leur hypocrisie - en feignant une religion qu'elles ne sentent pas - les femmes deviennent la proie des 'directeurs' qui les exploitent et les gouvernent jusqu'aux moindres choses. Se servant de la forme d'une nouvelle, courte et sobre, La Bruyère nous raconte le triste sort d'une belle insensible (Emire) comme ailleurs il parle de celui des beautés hautaines et fières.

Le moraliste ne blâme pas toujours les

femmes elles-mêmes pour leurs défauts; elles sont forcées parfois de subir de mauvais traitements. C'est souvent la faute des maris qui négligent leurs femmes et qui ont honte même d'être vus en public ^{avec} elles, qui fait que celles-ci prennent des amants: "Un mari n'a guère un rival qui ne soit de sa main". Ou bien encore il y a des parents qui sacrifient leurs filles à leur égoïsme; tel père se ruine au jeu qui ne pense guère au bonheur de ses filles: "La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son père". La Bruyère critique les mères qui veulent faire leurs filles religieuses sans que celle-ci aient aucune inclination à une telle vocation. De même, il reprend ceux qui, comme Crassus, mettent leur fille 'née pour le monde' au couvent. Il est intéressant de voir l'admiration de l'auteur pour la belle femme qui est 'aimable dans son naturel". Il trouve que la vraie grandeur de la femme a 'sa source dans le coeur' et son mérite paisible la distingue de la femme qui cherche à se faire estimer par son 'esprit' éblouissant' qui ne cache souvent qu'un fonds de petitesse. La Bruyère nous donne dans le portrait d'Arténice sa conception de l'idéal féminin. Si, en parlant de la femme de son temps, le moraliste a tant trouvé à redire, il la montre toutefois, comment elle peut ^{se} corriger et s'améliorer. Il est presque sûr que l'original du portrait d'Arténice fut Cathérine de Turgot, femme du seigneur de Boislandry. L'abbé de Chaulieu le confirme et admire "la douceur de l'humeur et tout le brillant de l'esprit" chez cette femme. La Bruyère loue surtout son amabilité; elle nous plaît par sa raison et par son agrément. Elle sait parler avec simplicité et avec sincérité aussi bien qu'écouter avec intérêt. Cette personne pleine de grâce et de mérite est comme un exemple qu'il conseille les autres femmes de suivre.

Cette personne pleine de grâce et de mérite est comme un exemple qu'il conseille les autres femmes de suivre.

Les réflexions profondes et touchantes du moraliste sur l'amitié, l'amour, la bonté qu'il a observés dans le coeur humain, ont une valeur universelle. Ces sentiments et passions qui jouent un rôle si important dans la vie sociale ne changent guère avec le temps et ont toujours un même charme.

L'auteur envisage le monde comme un théâtre qui subsiste toujours les hommes sont les acteurs qui, jouant leur rôle pendant leur vie font place ensuite pour de nouveaux acteurs "qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles." Comparant l'amour avec l'amitié l'auteur remarque que l'un "naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse" tandis que l'autre "se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce". Ces deux sentiments ne peuvent exister simultanément dans une même personne car chacun d'eux demande des dispositions différentes et parfois toutes contraires. On voit dans la vie plus d'amours extrêmes que de parfaites amitiés parce que les amants se pardonnent plus de fautes que les amis. Rien ne peut égaler le plaisir qu'on éprouve en étant auprès des gens qu'on aime; il ne faut que leur présence pour nous combler de joie. Mais le moraliste remarque et plaint l'infirmité du coeur humain qui est aussi incapable de long temps souffrir que de longtemps aimer. Pascal a exprimé la même pensée avec plus d'amertume et de mépris pour l'homme: D'ou vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique... n'y pense plus maintenant ?"¹⁾

La Bruyère fait voir que la bonté est

1) Les Pensées, Article LV

une des choses nécessaires à l'amitié; il nous montre comment le véritable ami doit se comporter. Il ne faut pas abandonner ses amis quand ils sont dans l'adversité; c'est le moment le plus heureux de leur témoigner l'amitié qu'on éprouve à leur égard. Ceux qui donnent comme ceux qui reçoivent doivent éprouver un plaisir dans leur fait ou selon l'expression de Montaigne: "ils doivent chercher à s'entrebienfaire". Le moraliste objecte vivement à l'idée que l'on doit cultiver ses amis par intérêt. Il ne considère pas comme une maxime morale, ce que Syrus, poète latin a conseillé: "vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis" et son contraire, mais plutôt comme une maxime ^{politique} ~~pratique~~. C'est seulement par la bonté et par la charité que l'homme peut et doit se corriger. Il reconnaît que l'homme est souvent capable de grands sentiments et d'actions nobles et élevées par "la bonté de son naturel". Voici comment il exprime le contentement que l'homme peut éprouver à faire le bien: "Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner". Parlant en homme qui a éprouvé ce 'plaisir', il veut exhorter les autres à faire la même chose. Il conseille l'homme de cultiver toujours les vertus du coeur, l'assurant qu'il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables". Dans un 'caractère' plein d'intérêt, La Bruyère nous décrit les différents degrés de bonté, montrant que sa valeur augmente à mesure que nous souffrons pour faire le bien aux autres. Le moraliste insiste sur l'utilité des "moindres vertus" qui sont souvent trop négligés des hommes. S'étant décidé à donner, il faut le faire de bonne grâce: "il ne coûte rien d'y ajouter un sourire". Si l'on est bon, on doit s'efforcer à paraître tel afin que le monde puisse jouir de leur compagnie: "l'on désirait de ceux qui ont un

bon coeur qu'ils fussent toujours plânants, faciles complaisants, et qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchants qui nuisent et les bons qui font souffrir". Il y a un beau passage dans le chapitre "De l'homme" où l'auteur parle de la nécessité d'une "mutuelle bonté" dans la société humaine. Il plaide la nécessité pour les hommes d'être affables dans leurs relations avec les autres hommes et il les conseille de renoncer "à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux faibles hommes". La justesse des réflexions de La Bruyère est incontestable; les conseils qu'il offre pour l'amélioration de la nature humaine sont toujours fondés sur les vrais principes de la morale et de la philosophie.

Dans le livre des "Caractères" nous pouvons voir toute une étude détaillée des conditions sociales vers 1688. La société toute entière, quelque soit le costume qui distingue les conditions, souffre au fond d'un mal d'argent. Le moraliste, observant toute la corruption dans le monde qui venait de ce mal, dénonce les méfaits de l'argent. Il voit toute la société fondée sur l'argent: l'estime ou le mépris qu'on a pour les hommes dépend du plus ou du moins d'argent qu'ils possèdent. Ainsi le mérite personnel et la vertu ne sont pas appréciés à leur juste valeur chez ceux qui n'ont du respect que pour les richesses, les postes et le crédit. "Faire Fortune" est le but que bien des hommes de diverses classes et de toute profession se proposent. Le moraliste nous fait voir comment bien des passions et des vices de l'âme humaine ont leur origine dans ce désir ardent et insatiable de l'argent. Il peint vivement les hommes d'argent épris du gain et de l'intérêt "qui ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens"... Ils veulent s'enrichir et ne se font pas de scrupules sur les moyens qu'ils y emploient. Il remarque la dureté de leur complexion et celle qui vient de leur condition et de leur état:

"Un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants". La Bruyère voit l'existence dans le monde d'un grand nombre d'âmes nobles et courageuses, qui sont pleines de dévouement et d'héroïsme mais, de l'autre côté il y a ceux qui guidés par leur intérêt, ne distinguent pas leurs amis de leurs ennemis.

L'auteur, en honnête homme qu'il est veut dissuader les hommes de rechercher la fortune; il leur montre combien il coûte aux hommes de repos, de santé, d'honneur et de conscience pour avoir les richesses: "cela est trop cher, et il n'y a rien à gagner à un tel marché". Dans le commerce, on ne cherche qu'à 'tromper son monde' puisque c'est le moyen le plus facile d'amasser des biens; De même, le moraliste critique sévèrement la passion du jeu qui avilit la société et donne naissance à un grand nombre de fripons et de joueurs de profession. Il reprend les gens qui se ruinent au jeu, perdant leur fortune et celle de leur famille parce qu'ils n'ont pas la volonté de s'abstenir de jouer. L'argent est souvent la cause d'éloignement dans les relations familiales; il détruit les sentiments nobles et élevés. Titius est le portrait du légataire dont la douleur et l'affliction de la perte de son bienfaiteur augmentent ou diminuent selon le plus ou le moins de biens qu'il hérite. Le moraliste observe que le titre d'héritier nuit souvent à l'affection entre pères et enfants. Il est triste de voir dans le monde les héritiers complaisants qui nous servent et nous caressent désirant au même temps que nous mourions bientôt. Le même désir de la mort d'autrui entre chez tous les hommes presque, puisque dans chaque condition les hommes se regardent comme héritiers les uns des autres. L'auteur regarde le mariage d'argent comme un honteux marché. Oronte, un vieillard sans aucun mérite, épouse à cinquante ans une belle jeune fille de seize ans; c'est seulement à cause de ses richesses

qu'on a décidé en sa faveur. Il plaint également les jeunes gens qui voulant acquérir des biens, épousent de riches vieilles et celles-ci qui, avancées en âge, ont besoin d'un cavalier.

La Bruyère attaque ensuite un des grands abus de la société de son temps - la vénalité des charges. L'office du magistrat dont la fonction est de "Décider souverainement des vies et des fortunes des hommes" est acheté par de jeunes gens dont tout le mérite consiste à avoir assez d'argent pour payer cette charge. Madame de Sévigné décrit ainsi un de ces jeunes magistrats:¹⁾ "...Il l'est devenu par son crédit, et, moyennant quarante mille francs, il a acheté toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie souveraine, qui est la Chambre des Comptes de Nantes. Le moraliste critique aussi la coutume de solliciter un juge, de le bien payer afin de gagner un procès. C'est ainsi qu'on trouve des juges qui sachant leur devoir de rendre la justice, se laissent corrompre et font un métier de la différer. La Bruyère voit des abus dans le système judiciaire de son temps; la 'question' et la précipitation de la procédure sont souvent la cause de la condamnation d'un innocent.

Le moraliste voit l'importance toujours croissante des hommes d'argent. Il fait le tableau de la noblesse qui dégénère en s'alliant avec les bourgeois enrichis. On sent dans tout le tableau le mépris que l'auteur, en homme de mérite, sent à l'égard de cette noblesse qui s'achète. Certaines charges, celles de secrétaire du roi, par exemple, avaient le droit de rendre nobles ceux qui les achetaient. Ainsi on trouve un assez grand nombre de nobles 'dont le père et les aînés sont roturiers.' De plus, les partisans enrichis dans les affaires

1) Lettre du 27 mai, 1680.

s'unissent par mariage avec les nobles ruinés par le luxe et par la bonne chère qu'ils faisaient. De telles mésalliances arrivaient souvent à cette époque car bien de familles nobles avaient sans doute besoin de "fumer" leurs terres comme disait Mme. De Grignan quand son fils épousa la fille du fermier-général, Saint-Amand. Maint passage dans son livre témoigne le faste insolent des parvenus, surtout les partisans qui s'enrichissaient en pressurant le peuple et en les accablant de nouvelles taxes. Par le portrait de Sosie, La Bruyère peint le laquais qui devient partisan et grand personnage à la suite. Le portrait d'Arfure nous fait voir toute l'honneur et tout le respect ^{dont} ~~que~~ jouissait la femme d'un partisan. Sylvain, le partisan enrichi devient seigneur de l'endroit où vivaient ses aïeux, qui, étant roturiers payaient la taille: " Il n'aurait pu autrefois entrer page chez Cléobule et il est son gendre". Le moraliste exprime encore la même pensée dans un bel apologue, plein de satire éloquente: "Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante...". S'étant tant indigné contre cette ostentation fastueuse des parvenus, La Bruyère nous peint la chute de quelques-uns d'eux, qui ont dépensé beaucoup plus qu'ils ne possédaient. Crésus, qui a gaspillé toutes ses richesses (acquises par le vol et par l'exaction) est mort insolvable; Un autre s'est noyé de dettes pour achever son beau palais; il est mort de saisissement, étant chassé de sa demeure par ses créanciers.

m A la cour, l'auteur voit que l'intérêt est bien souvent l'unique mobile des courtisans. On veut obtenir des places, des rangs ou des faveurs et le moyen dont on se sert, c'est la tromperie. Le "véritable" courtisan sait sourire à ses ennemis, contraindre son humeur, déguiser ses passions, démentir

son coeur, parler, agir contre ses sentiments. Aussitôt qu'un courtisan est en faveur, il profite de cette situation pour s'emparer de toutes les places qui vaquent. Etant arrivé à établir sa fortune par les secours, obtenus avec peine, d'autres nobles, il ne songe qu'à son bonheur, négligeant de rendre de pareils services à ceux qui les demandent. Le moraliste voit aussi à la cour une foule de courtisans inoffensifs, légers et sots -- n'ayant aucune prétention de s'élever mais qui "traînent leur vie à embrasser, serrer et congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent. sans rien avoir. "il y a ceux - qui comme Cimon et Clitandre, ont toujours l'air affairé et s'occupent des choses de nulle importance.

Il y a encore des courtisans vaniteux et hautains mais qui sont sans conséquence et ceux qui doivent leur faveur à un seul mérite qui est 'beaucoup dépenser et beaucoup jouer'. Mais tout le désordre qu'on voit à la cour vient des courtisans ambitieux et avides de richesses qui veulent "cheminer". L'Hypocrisie fait tout le fonds d'un tel homme, gouverne ses actions comme ses paroles. Dans leurs plaisirs et dans leurs divertissements où tout semble gai et enjoué, les courtisans cachent du monde une âme tourmentée de divers intérêts, de jalousie et de haine. Le moraliste voit que l'adoration du roi n'est pas tant fondée sur des sentiments du respect chez les courtisans que sur leurs motifs personnels - le roi était le grand dispensateur des faveurs et des biens. En un mot la cour est un lieu de mensonge, de flatterie et de fausseté où l'honnête homme est méconnu. Le tableau qu'a fait La Bruyère de la Cour de Louis XIV est bien sévère; il n'a pas hésité à critiquer les vices et les défauts de la noblesse au milieu de laquelle il vivait dans ses dernières années. On peut apprécier la justesse d'un grand nombre de ses remarques et la vérité de la

plupart de ses observations, après avoir lu les sermonnaires et les mémorialistes du temps. C'était peut-être un vain travail qu'il entreprenait - celui de corriger les moeurs des grands, mais en les reprenant il obéissait comme à un devoir de conscience.

Pour compléter son étude de la société de son temps, La Bruyère, en son rôle de moraliste pratique, voyait la nécessité de traiter des affaires de l'état et des questions religieuses. Dans ses conseils et dans ses jugements il se montre avant tout un bourgeois, honnête homme, d'esprit ouvert et fort libre de préjugés. Sachant qu'il y a des points faibles dans toutes les institutions humaines, il conseille l'homme (comme l'avait fait Montaigne et comme le fera plus tard Montesquieu²⁾) d'estimer la forme de gouvernement "où l'on est né la meilleure de toutes et de s'y soumettre". Tout en faisant l'éloge du grand Monarque il lui rappelle ses devoirs: "Il y a un commerce ou un retour de devoirs du souverain à ses sujets et de ceux-ci au souverain". L'auteur estime que la meilleure forme du gouvernement monarchique est celle où l'autorité royale tout en étant sacrée et absolue est au même temps paternelle et soumise à la raison. Il peint sa conception du bon prince dans "le berger, qui par son soin et par sa vigilance, permet à son nombreux troupeau de paître tranquillement le thym et le serpolet". Toutefois le moraliste ne néglige pas son attaque des grands abus de son temps. Il proteste vigoureusement contre l'esprit de conquête chez le roi. Il voyait toutes les souffrances du peuple et tant de désordres dans le pays tandis que le souverain s'occupait à placer "les bornes de son empire au delà des terres de ses ennemis." Il dénonce les mauvais ministres qui trouvaient toujours des moyens aux rois de s'enrichir au détriment de l'état. Toute la politique du ministre ou plénipotentiaire" tend à une seule fin, qui est de n

1) Préface à l'"Esprit des Loix."

n'être point trompé et de tromper les autres". L'observation judicieuse de l'auteur sur la guerre est applicable à tous les temps. Sa noble protestation ^{contre} ~~de~~ ce mal est vivement dépeint dans ce passage: "De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres, et pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire..."

A l'égard de la religion La Bruyère témoigne un grand respect et un attachement profond. Le dernier chapitre de son livre est une profession de sa foi religieuse - "une espèce de traité à peu près complet, dit Sainte-Beuve, de philosophie spiritualiste et religieuse". Mais avant d'arriver à ce point il faut examiner la critique de l'auteur des abus dans le clergé. L'ami de Bossuet et de Fénelon a bien vu et noté les travers et les vices de la condition ecclésiastique. Il dénonce avec une vigueur toute laïque l'influence du prêtre sur la vie privée, dirigeant son attaque contre les "directeurs de conscience". Le moraliste est loin de s'en prendre au guide spirituel ou au confesseur de cette pratique injuste; il blâme plutôt ces 'directeurs' qui par une prétendue dévotion cherchaient le moyen de parvenir. Le portrait du directeur qu'il a fait dans le chapitre 'Des Femmes' est du même type presque que le 'Tartufe' de Molière. Mais ici on le voit qui gouverne les femmes: " Il cultive leur esprit et leur mémoire, fixe et détermine leur religion...entreprend même de régler leur coeur..." C'est lui qui règle toutes leurs affaires et ne manque jamais à en tirer du profit pour son propre compte. Dans un autre passage du livre La Bruyère critique le scandale des richesses ecclésiastiques, qui insultent à la misère d'innombrables familles indigentes. Théodas est

le portrait de l'Abbé ambitieux qui n'est pas assurément un de ceux qui diraient: "Mon royaume n'est pas de ce monde".

Le moraliste critique sévèrement les chanoines et les prêtres qui négligent leurs devoirs et se plaisent même à ne pas se rendre aux offices divins. Ils se montrent d'autre part fort attentifs aux rétributions, aux offrandes et aux revenus qu'ils peuvent tirer de leur vocation. Il y a de plus, des hommes qui se sont décidés à prêcher, guidés plutôt par l'espoir d'obtenir un évêché que par le désir de convertir ou d'instruire : le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un Bénéfice". Néanmoins, La Bruyère a pu discerner et apprécier le mérite de l'évêque pieux et vertueux. Dans le chapitre "Des Jugements" il fait le portrait du prélat qui "ne songe qu'à instruire son peuple par la parole et à l'édifier par son exemple". Le moraliste le respecte et le distingue du prélat 'mondain' qu'il voyait à la cour. En faisant la critique de l'éloquence de la chaire il regrette qu'elle est devenue dans certains cas, un spectacle ou une sorte de divertissement. Ce qui est essentiel à la prédication, c'est qu'elle soit une simple explication de la parole divine qui plaît en persuadant.

Dans le chapitre "Des Esprits Forts" La Bruyère voulait combattre les libertins - ceux qui ne croyaient pas et même les hypocrites - ceux qui, ne croyant guère davantage, affectaient de croire. Sur les grandes questions de l'existence de Dieu, de la Providence, de l'immortalité de l'âme il ~~fit~~ fait des emprunts et imite les pensées des apologistes et des philosophes qui l'ont précédé, Les présentant sous une forme nouvelle où l'on est convaincu de la sincérité de sa piété. Chateaubriand dans son "Génie du Christianisme" qui est une apologie de la religion chrétienne, traitant des Moralistes du dix-

septième siècle a dit: "C'est un grand triomphe pour la religion que de compter parmi ses philosophes un Pascal et un La Bruyère. Tout ce dernier chapitre des 'Caractères' est comme une conversation instructive et piquante où l'auteur dit aux libertins tout ce qu'il y a de raisonnable dans la religion et l'ignorance qui est la leur. Il espère ramener le libertin "par de douces et insinuantes conversations à la docilité". Il montre ce qu'il y a à gagner en pariant que Dieu est; comment la religion adoucit la mort et assure l'homme d'une vie future.

Traitant de l'existence de l'homme, La Bruyère raisonne d'après les principes de Descartes et accepte la célèbre preuve métaphysique: "Je pense, donc Dieu existe". Il est encore croyant par sentiment: "Je sens qu'il y a un Dieu et je ne sens pas qu'il n'y en a point; cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile." Cette réflexion s'est inspirée sans doute de Pascal: "c'est le coeur qui sent Dieu et non la raison..." L'apostrophe à Lucile est encore une imitation d'un des plus beaux morceaux de Pascal. La Bruyère nous y fait voir la grande oeuvre de Dieu - les deux infinis au milieu desquels est l'homme avec son "esprit, raison ou intelligence". Il contraste la puissance de Dieu avec la faiblesse humaine: " Quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent". Ensuite il vient à faire des réflexions sur la durée de Dieu qui est éternelle en comparaison avec laquelle, tous les temps ne sont qu'un instant. Le moraliste veut consoler l'homme de ce qu'il voit parfois des injustices dans la vie présente - des méchants qui prospèrent - en l'assurant que notre existence sur la terre n'est qu'un moment; il faut songer à l'éternité "le monde que nous entrons pour n'en jamais sortir" où la vertu et le crime

recevront ce qui leur est dû. C'est ainsi que le moraliste termine son oeuvre en exhortant l'homme à croire en la Providence.

En étudiant ce petit recueil d'observations et de réflexions sur l'homme et sur la société d'une époque si lointaine, on est frappé tout d'abord de la vérité des pensées de l'auteur, qui semblent être écrites pour tous les âges. C'est le caractère universel de ce livre où l'on trouve "des choses de tous les les temps et de tous les lieux" comme a dit Voltaire qui le fait un des ouvrages du dix-septième siècle, qui de nos jours, sont encore le plus lus. On ne peut trop louer la grande variété des opinions de La Bruyère. Il traite les menus problèmes de la vie domestique - son reproche aux jeunes ménages qui dépensent follement en frais de nocés le tiers de la dot qu'une femme apporte; il nous dit ce qui est nécessaire au véritable homme d'esprit - il n'estime guère l'homme qui est parfait, dans un art ou une science mais nul en dehors; il est comme un musicien qui semble s'être remis avec son luth dans un même étui. Le moraliste parle encore du besoin de regarder avec respect les autres pays et les étrangers comme des gens aussi civilisés que nous: " La raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes". Il ne se tient pas à estimer son époque comme le point culminant du développement humain mais a confiance en la raison de l'homme qui fera de grandes découvertes dans l'avenir: " Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, et ne fait presque que commencer". C'est par le grand nombre de telles pensées dans son livre que La Bruyère est lu et apprécié par tout le monde. Elles sont faites pour tous les hommes et pour tous les temps: " Racine et La Bruyère ne songeaient aucunement à poser leurs oeuvres devant eux-mêmes et devant le monde, comme des manifes-

1)
 tations de l'âme française." Soit qu'il observe la société de
 son temps, soit qu'il réfléchisse sur la nature humaine, le mo-
 raliste tient toujours à exprimer le vrai dans ses écrits. Il se
 sert de son art et de son talent pour dire la vérité aux hommes
 de façon qu'ils aient plaisir et profit à l'entendre. Nous pou-
 vons trouver en La Bruyère toutes les qualités que Fénelon a jugé-
 ées nécessaires au véritable orateur; il importe peu que La Bruyè-
 re ait écrit ses idées dans un livre au lieu de les prononcer en
 discours: "Je cherche un homme sérieux, qui me parle pour moi et
 non pour lui; qui veuille mon salut, et non sa vaine gloire. L'
 L'homme digne d'être écouté est celui qui ne sert de la parabole
 que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité et la ver-
 tu."
 2)

On doit admettre que l'oeuvre de La Bruyère ne contient aucun corps de doctrine ni système de philosophie comme on trouve chez les grands moralistes qui l'ont précédé. En effet, La Bruyère s'est bien gardé de faire un système ou de juger l'homme d'un seul point de vue. Le mérite de son livre, composé à des époques et avec des impressions différentes, reste par-dessus tout dans le fait qu'elle est une reproduction de la variété de la vie humaine. Montaigne s'est contenté de moraliser dans la retraite de son château; Pascal a écrit ses Pensées oeuvre destinée à l'édification pieuse, dans la solitude de Port-Royal; La Rochefoucauld s'est diverti dans les salons à composer ses Maximes; tandis que La Bruyère s'est mêlé dans la foule, à la cour comme à la ville, observant toujours ceux qui l'entouraient, méditant ensuite sur ce qu'il voyait et notant de tout

1) J. Benda - "La Trahison des Clercs".
 2) Lettre à l'Académie Française - Projet de Rhétorique.

dans son recueil; C'est ainsi que le livre des 'Caractères' a une portée aussi générale que possible, Le moraliste traite presque toutes les questions auxquelles peut donner lieu la vie sociale et propose à l'homme le moyen de les résoudre. La morale de La Bruyère, fondée sur l'observation et sur l'expérience aussi bien que sur la conscience et sur la raison, est sociale et chrétienne. Elle procède de la solidarité et du respect que nous devons avoir pour les droits et pour les besoins d'autrui. C'est par là que tous les intérêts personnels et les égoïsmes seront abolis pour faire place à la bonté et à la charité dans l'homme.

La lecture de chaque page des 'Caractères' nous convainc de son utilité morale. Nous trouvons partout dans ce livre des conseils et des leçons qui nous font mieux comprendre et la vie et nous-mêmes. S'il nous fait voir la tristesse de la vie et les faiblesses de la nature humaine, il nous montre aussi comment nous pouvons trouver le bonheur et le contentement dans le monde par une amélioration de notre caractère et par la correction de nos défauts. Ce livre de La Bruyère est bien instructif aux jeunes gens qui sont au seuil de la vie. Il les renseigne sur ce qu'ils peuvent attendre de la vie, sur la manière dont il faut juger les hommes et sur la meilleure façon de se conduire dans le monde: " La Bruyère est un guide sûr , le plus sûr peut-être de nos moralistes". Voilà sans doute pourquoi Lord Chesterfield, le type du 'gentleman' philosophe et de l'honnête homme conseillait à son fils la lecture assidue des 'Caractères'. Par ses enseignements moraux ce livre est un de ces bons livres dont la lecture "vous élève l'esprit et vous inspire des sentiments nobles et courageux."